



Des illusions de révolution iranienne au déracinement de l'exil

LIVRE • Best-seller outre-Rhin, le premier roman de Shida

Bazyar raconte le parcours d'une famille de l'Iran révolutionnaire à l'exil.

Les parents de Shida Bazyar ont été des activistes communistes en Iran dans les années 1970. En 1987, ils ont dû fuir la répression par le régime islamiste et s'exiler en Allemagne. C'est là que Shida est née en 1988. La jeune femme est journaliste culturelle. *Les nuits sont calmes à Téhéran* est son premier roman. Ecrit en allemand sous le titre *Nachts ist es leise in Teheran*, paru en 2016, il a remporté un grand succès et obtenu plusieurs prix. Le titre veut dire, par antithèse, que les jours sont très bruyants dans la mégapole iranienne. Bien que la romancière s'inspire de l'histoire de ses parents, son livre n'est pas une biographie familiale. Il concerne par ailleurs autant, sinon davantage, l'absence de racines des exilés en Allemagne que la situation en Iran.

Le roman est divisé en quatre parties, correspondant chacune à une décennie (1979, 1989, 1999, 2009) et mettant en scène un personnage différent de la constellation familiale. La première partie, associée au père, Behsad, est incontestablement la plus intéressante du point de vue politique. Elle dépeint très bien les illusions d'un groupe de jeunes révolutionnaires communistes se réclamant de Marx et de l'athéisme qui croyaient, au moment de la chute du shah en 1979, utiliser la vague islamiste pour passer, dans un second temps, à la révolution socialiste. En réalité, ce sont eux qui ont été instrumentalisés par les enturbannés de l'ayatollah Khomeiny. Très vite, ils doivent entrer dans la clandestinité, mais sont rapidement arrêtés, emprisonnés, torturés, et souvent exécutés. Outre cette dimension politique, le roman montre très bien la vie en Iran, en particulier le monde chaleureux des femmes.

Une guerre meurtrière contre l'Irak

La seconde partie se déroule en Allemagne, où Behsad et son épouse Nahid (qui en est l'héroïne) ont dû s'exiler pour échapper à une

répression féroce. L'Irak est alors engagée dans une guerre terriblement meurtrière contre l'Irak de Saddam Hussein. En République fédérale, ils découvrent un pays libre où, même si le Parti communiste y est interdit, on peut lire Bertolt Brecht... L'auteure opère une comparaison implicite entre les problèmes qui agitent la gauche allemande et ceux de l'Iran, beaucoup plus sérieux. Il en va de même pour les risques que l'on prend en s'engageant. Mais cette partie du livre dépeint aussi les difficultés rencontrées par les exilés et le choc des cultures. Par exemple, les Iraniennes très pudiques sont choquées par le laisser-aller vestimentaire des jeunes Allemandes.

C'est Laleh, la fille aînée de Behsad et Nahid, qui est au centre de la troisième partie. Celle-ci se déroule en 1999. Nahid et ses trois enfants font un séjour familial en Iran, après douze ans d'exil. Ce retour est en revanche trop dangereux pour le père. Laleh, élevée comme une jeune Allemande, a de la peine à s'adapter à une société iranienne tactile et chaleureuse, mais empreinte d'une politesse formelle très alambiquée. C'est une suite d'interminables repas familiaux rituels... On voit que le manque de racines concerne aussi chez les exilés en séjour dans leur pays d'origine. Et l'histoire de la République islamique réapparaît en filigrane, avec l'assassinat de Peyman, le meilleur ami de Behsad. Le texte évoque aussi la répression de la sexualité qui oblige les jeunes Iranien-ne-s à vivre dans l'hypocrisie et le mensonge permanents.

Pour l'évocation de 2009, c'est Morad, le fils du couple, qui a la parole, dans un long monologue où se mêlent sa vie d'étudiant allemand passablement alcoolisé et les événements de Téhéran. Cette année-là fut en effet marquée par les grandes manifestations d'étudiants et leur répression par le président Ahmadinedjad, qui fit 150 morts. Parmi ces victimes, Nada Agha-Soltan, dont le visage ensanglanté passa sur tous



les écrans de télévision du monde et l'éleva au rang d'icône internationale de la contestation iranienne. On peut cependant regretter que cette dernière partie s'attarde un peu trop sur la vie quelque peu dissolue de Morad et de ses copains, qui présente à nos yeux un moindre intérêt.

Malgré quelques longueurs, on peut comprendre que, par les problèmes qu'il évoque, tant ceux de l'Iran soumis à une dictature théocratique que ceux des exilés iraniens, jeunes ou moins jeunes, en Allemagne, ce premier roman de qualité ait obtenu un tel succès. ■

Pierre Jeanneret

Shida Bazayr, *Les nuits sont calmes à Téhéran*, Genève, Slatkine, 2018, 247 p.